

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

14<sup>e</sup> ANNÉE.



N<sup>o</sup> 11.

NOVEMBRE 1871.

### Le lendemain de la mort

OU LA VIE FUTURE SELON LA SCIENCE, PAR LOUIS FIGUIER.

(Deuxième article.)

M. Louis Figuié est donc un croyant à la loi de réincarnation, il peut se tromper, dit-il, et prendre les rêves de son imagination pour des vues sérieuses, il a crainte de s'égarer dans un domaine ténébreux. Sa sincérité est son excuse; il espère pourtant entraîner les savants qui s'occupent de sciences exactes, à l'étude de la grande question des destinées de l'homme après cette vie; il veut, par un concours de travaux, rendre le plus grand des services soit à l'humanité, soit à la philosophie naturelle. Pour notre compte, nous savons que M. Figuié n'a pas rêvé, ni même rien imaginé, sa sincérité peut donc dormir en paix, le *Livre des Esprits* lui donne l'absolution complète.

Après avoir fait une charge sur le matérialisme, et l'avoir rendu responsable des instincts brutaux, de l'incendie de Paris; il regarde la croyance en l'immortalité de l'âme comme le nœud de la civilisation, de la société et des mœurs; il s'appuie sur les trois éléments de l'école de Montpellier : 1<sup>o</sup> le corps ou *substance matérielle*; 2<sup>o</sup> la vie ou *force vitale de Barthez*; 3<sup>o</sup> l'âme ou *sens intime de Lordat*. Il fait des différences entre l'âme et la vie en général, sur l'*habitat* particulier de chaque être. Il nomme *triple alliance* l'union du corps, de l'âme, de la vie chez tous les êtres depuis l'infusoire jusqu'à l'homme : après la mort, la substance matérielle organisée, végétale ou animale, tombe sous l'empire des forces chimiques. La vie éteinte ne peut se rallumer, comme la chaleur, la lumière, l'é-

lectricité, elle a ses causes productrices et de destruction; le corps et la vie ont donc des qualités négatives qui se dissocient et disparaissent; mais, il n'en est pas de même de l'âme : il cite les tables de Duvillard et les conditions physiques de la vie, détestables en tous points, cet état est, selon lui, anormal pour l'âme, puisque l'ordre, l'harmonie, la tranquillité, règnent dans le monde physique.

L'âme subit donc un état de transition, état intermédiaire qui la conduit à *s'incarner* dans un corps nouveau pour progresser moralement, et faire suite à l'espèce humaine dans la hiérarchie des êtres : cet être est l'ange des chrétiens, l'ange de Jean Raynaud que M. Figuiet nomme *Etre surhumain*, réservé à la destruction comme tout ce qui est matière. De ce que la vie est infinie dans l'eau, dans la végétation, dans l'air, il déduit qu'au-dessus de la couche d'air il y a l'éther où vit l'être surhumain, c'est le ciel ordinaire de toutes les religions; donc, la mort n'est plus une fin, mais un changement, une métamorphose. (C'est on ne peut plus spirite.)

Puis, dans sa description des phases de la mort et de l'échelle de perversion, épuration et ascension par la réincarnation, nous retrouvons l'A B C du Spiritisme bien autrement et logiquement expliqué dans le *Livre des Esprits*, pages 66 à 71, n<sup>os</sup> 149 à 165 et dans la *Genèse*, pages 211, 219, 221 : il en est de même pour la réincarnation de l'enfant en bas-âge où il est tant soit peu diffus.

Puis invoquant le témoignage des sens pour les phénomènes célestes, et pour expliquer le système planétaire, il relate les cosmogonies diverses, les rapports des astres avec la terre, leur habitabilité; (idée que Flammarion a brillamment expliquée dans son beau livre, *la Pluralité des mondes habités* et que M. Figuiet prend entièrement). Ici, M. Figuiet, ne sachant lui-même si la théorie qu'il avance au sujet du soleil est possible, met en doute le dire de *Fourrier* qui prétendait que l'humanité serait assez forte pour produire un effet assez grand pour redresser le globe sur son axe : l'auteur fait une excellente généralisation des phénomènes planétaires, pour en tirer la preuve de leur habitabilité, soit au moyen de leur position sur le plan de l'écliptique, soit en raison de leur grandeur, de leurs doubles mouvements de rotation sur elles-mêmes et autour du soleil; soit enfin, de leurs conditions atmosphériques, les conditions étant identiques doivent donner les mêmes résultats : l'homme, terme ultime du progrès, se reproduit exactement, mais il acquiert d'autres facultés en rapport avec la supériorité de la planète; il

nomme *homme planétaire*, le type supérieur de toutes les métamorphoses animales, celui qui laissant son corps à la matière terrestre pour s'incarner dans un type planétaire supérieur, aboutit enfin à l'*être surhumain*, être qui, dit-il, vit dans l'éther de la planète où il doit progresser. Jusqu'ici, sauf quelques changements de mots, et les emprunts continuels, on ne saurait être plus spirite que ne l'est l'auteur.

La vie de l'être surhumain se fait par quelque chose comme de l'hydrogène pur respiré dans le fluide éthéré, ces êtres prodigieusement légers n'ont plus de pesanteur; là le travail doit être inutile puisqu'on ne doit plus manger à son point de vue, et dans ce milieu, les êtres voyagent avec une rapidité cent fois supérieure à celle de l'électricité; plus de sommeil bien inutile ici, puisqu'ils jouissent constamment de la lumière de l'astre radieux. Leurs sens sont plus exquis, plus perfectionnés, ils sont un vrai clavier sensorial atteignant les proportions du télescope et du microcosme dans la vision. Le lecteur doit s'apercevoir que M. Figuier est ici tout à fait dans le champ des suppositions. Le périsprit d'Allan Kardec est délaissé par notre auteur qui, certes pour sa contemplation, a bien fait un mot mieux approprié que le sien, le fluide semi-matériel; cette essence quintessenciée, a pour elle de larges et profondes études, le mot est consacré pour les savants et les spirites, qui en savent plus à ce sujet que n'a l'air de le penser l'auteur du *Lendemain de la mort*.

M. Louis Figuier continue ainsi: donc, perfectionnement de l'être surhumain dans des rapports merveilleux, pour lui, pas de sexe; d'ailleurs, la religion chrétienne en a jugé ainsi, c'est l'individu androgyne chez lequel la tendresse devient le résultat de la sérénité; tous ceux qui se sont aimés sur terre s'y retrouvent, ces êtres fortunés reçoivent sans cesse le cortège de nouveaux bataillons venus des mondes inférieurs; ici-bas, la reproduction; en haut, la permanence éternelle. Voilà bien des suppositions gratuites! pour nous, vieux spirites habitués aux confidences de nos amis invisibles, nous pouvons certifier qu'Allan Kardec n'admettait pas ce genre d'idées sans les avoir au moins préalablement discutées, choses que M. Figuier n'a certes pas fait (du reste il copie); s'il a fondé sur des bases solides et sûres, c'est que toutes ses déductions logiques, reposaient sur des concordances que la science ne peut récuser, à moins qu'il n'y ait un système de parti pris, ce qui, chez nos adversaires, était évident en ces dernières années. (Voir le *Livre*

*des Esprits*, pages 74 à 82, nos 166 à 190.) *Pouchet* cite une idée du naturaliste *Bremser*; ce dernier prétendait que chez l'homme la matière et l'esprit sont en proportions égales, l'une et l'autre se dictant mutuellement des lois. La Bruyère a dit aussi : *Rien de plus rare en ce monde que l'esprit de discernement*, M. Figuié ajoute, que rien n'est plus vrai lorsqu'on étudie l'homme, en un mot, la mémoire n'a chez lui ni la puissance, ni l'étendue, ni la certitude; elle est précaire, quoique supérieure aux autres animaux; à l'état d'être surhumain, cela se rectifie, car on apprend alors un nombre incalculable de données nouvelles au moyen d'une langue parfaite, exacte comme l'arithmétique qui est une langue universelle; nos hommes de génie ne peuvent donc être que des infirmes d'esprit, auprès des conceptions infinies des êtres surhumains; ils connaissent les secrets du mouvement et la cause de la marche des planètes; en un mot, ils ont pénétré *le grand pourquoi*. Tout est donc justice, utilité, notre reconnaissance doit être sans borne. Pour les êtres surhumains, le temps ne compte pas, et leur nature se rapproche de celle de Dieu: ils attendent paisiblement l'arrivée des êtres aimés, en assistant avec une parfaite sérénité aux révolutions et aux grands mouvements de l'univers. (Voir le *Livre des Esprits*, page 71 et n° 163 et page 108, n° 223, etc.)

L'être surhumain produit par l'âme humaine, est lui-même mortel, son corps vit, donc il meurt, c'est la logique, le flambeau de la vie s'éteignant dans l'éther comme sur les planètes. Mais que devient cette âme? M. Figuié pense que de la planète à l'homme, tous les degrés ont des transitions imperceptibles, tellement les nuances sont bien ménagées; donc, les mêmes effets et les mêmes causes doivent avoir lieu de l'homme à Dieu; seuls les ignorants peuvent nier ce fait. (*Livre des Esprits*, pages 111 à 146.)

L'être surhumain étant mort, son âme, perfectionnée par des facultés et des sens nouveaux, entre dans un corps plus exquis pour une vie nouvelle qui est celle de l'*archange* ou *archi-humain*, pour ce passage, il doit exister une douleur physique et morale. Là, tout moyen d'induction manque à M. Figuié qui ne nous explique pas non plus la nature de l'archange, mais soyons certains que son imagination ne s'arrêtera pas en si bon chemin; en effet, il ajoute qu'il doit y avoir une multitude de transformations successives, où leurs ailes qui figurent pour l'homme leurs merveilleuses puissances, s'accroissent sans cesse, tandis que leurs sens s'affinent, que l'âme s'élargit et se divinise pour engendrer encore plus de tendresse et de

bonheur devant la mort à laquelle ils sont condamnés; ces morts successives augmentent le bonheur des élus; ces étapes se terminent enfin comme les transformations pour arriver après un cycle immense au soleil l'astre-roi.

Il y a des spirites studieux, des esprits sensés qui commentent tous les jours la grande loi de l'erraticité, celle de la réincarnation, ce sujet est la gloire de notre époque; nous sommes rattachés tout autant par nos convictions éclairées que par les communications incessantes reçues de nos chers invisibles, à cette doctrine bien-aimée; nous le demandons à tous nos frères? Allan Kardec, tous les esprits sérieux, ont-ils jamais accepté les conceptions imagées des créateurs de systèmes? Ils honoraient ces études, tout en les réservant comme un passe-temps agréable, mais nul, parmi nous, eût-il jamais voulu livrer à la publicité de telles élucubrations? Eh bien! nos insulteurs passés, présents *et futurs*, après avoir pris le résultat de nos recherches dans nos livres, oublient toute mesure: nous sommes émerveillés, aburis de leur voir faire dans l'espace de sublimes tours de trapèze, et cela, au nom de la science qui nous accusait d'aimer le merveilleux. M. Louis Figuier, quelle leçon vous vous donnez à vous-même! il est vrai que, médium inspiré, ce ne sont plus les Esprits inférieurs qui vous éclairent, vous laissez cette tourbe dédaignée aux *spirites*, à cette expression plate et bourgeoise du préjugé populaire des revenants, à leurs moyens grossiers, à la pauvre tête de ces bonnes gens; tout cela, vous avez eu l'amabilité de l'écrire. Mais, quant à vous, un grand esprit qui nie toute solidarité avec nous, un savant dont les découvertes ont fait avancer l'humanité, adouci ses douleurs, décuplé son savoir, vous avez, esprit conciliateur, trouvé la possibilité pour vous, *homme*, de vous mettre en rapport avec les âmes des morts, et d'en recevoir tout spécialement ce qu'autrefois vous nommiez dédaigneusement, *philosophie surannée et morale endormante*.

Puisque vous avez eu votre vision du chemin de Damas, ne pourriez-vous, *Être privilégié*, nous initier, afin que nous puissions avoir comme vous la compréhension vraie des communications toutes spéciales données par les archanges; car, sachez-le, le *Spiritisme malgré ses hautes prétentions* (cela est de votre crû), cherche la vérité en toutes choses, et malgré votre ostracisme, il ne vous demande pas une explication merveilleuse de votre soudaine illumination: un peu plus de comment et pourquoi ferait bien mieux son

affaire. Vos confrères de 1860 nous appelaient charlatans ; de leur part, ne craignez-vous pas la réciprocité ?

M. Louis Figuier nous explique le soleil d'après les dernières remarques scientifiques ; l'idée d'attraction a détrôné le mot de tourbillons de Descartes, sans donner néanmoins la raison d'un phénomène tout à fait inexplicable en lui-même, et dont on ne connaît que la loi mathématique ou mode extérieur de manifestation : tout cela est un mystère pour le commun des mortels, mais l'auteur n'ayant jusqu'ici pris ses arguments sérieux que dans *le livre des Esprits, qu'il se garde bien de nommer !* nous gratifie d'une conception à lui, ce dont il est tout heureux ; la voici :

Après avoir passé en revue les divers phénomènes produits par l'action solaire, il définit l'axiome suivant : « La chaleur et la vie étant la manifestation d'une même puissance, la cause de la vie réside comme la cause de la force mécanique, dans l'astre-roi, dans le soleil. Les âmes dématérialisées, rayonnantes individualités, sont des âmes sans corps, dont la quintessence s'unit intimement à la masse gazeuse et brûlante du soleil ; le trône de feu est le trône des âmes ; le soleil est une agrégation d'âmes rayonnantes qui nous envoient leurs effluves vitales à travers l'espace, ce sont les émanations des purs Esprits engendrant ici-bas toutes les existences, tout vient de la lumière, tout va vers elle. »

C'est le cas d'employer pour cette supposition grandiose le *si non e vero, e bene trovato* que nous avons si souvent appliqué aux conceptions semblables de bien des spirites et aux dictées de certains Esprits systématiques ; seulement, malgré leur vraisemblance, il était sage de les laisser dormir dans nos cartons. Le *Lendemain de la mort* n'a pas la primeur de ces rêves brillants, suppositions gratuites, tant qu'elles ne peuvent être contrôlées sévèrement ; nous désirerions néanmoins que l'auteur eût non-seulement pressenti, mais aussi dit la vérité.

Ainsi, la réflexion solaire, sa cause, serait expliquée ; elle serait inépuisable, car pas d'effet sans cause. *Pouillet* a calculé que si le soleil, substance oxygénée, avait la chaleur spécifique de l'eau, dix mille années suffiraient pour l'éteindre ; s'il était de houille, il serait, selon *Tyndall*, éteint en cinq mille années ; mais comme il existe depuis des millions d'années, c'est qu'il doit être inépuisable ; ensuite, les terrains tertiaires et quaternaires ayant produit les mêmes plantes et les mêmes animaux qui habitent actuellement la terre, et tous les systèmes astronomiques offrant des lacunes à ce sujet,

l'auteur prétend que le système des âmes subtiles, exquises, sans alliages matériels, suffit seul à expliquer le soleil ; il serait donc l'asile des âmes ou Esprits purs et ardents, dont les émanations sans cesse renouvelées viennent remplacer les flots de lumière envoyés à travers l'espace.

M. Figuiier ne dit pas pourquoi l'âme resplendit, s'il en a vu ? Il sait pertinemment que les ouvrages spirites et la *Revue* possèdent des documents très-étendus à ce sujet ; nous réserve-t-il la seconde surprise, le complément de tout son système, de toute sa conception ; viendra-t-il nous confirmer ce fait, qu'il est bon de prendre, pour se les approprier, les études de *cette expression plate et bourgeoise*, etc., a moins que l'être surhumain ou son archange ne vienne spécialement inonder de lumière ce *savant privilégié*. Il termine son chapitre des habitants du soleil par quelques pages de la *Palingénésie*, de *Charles Bonnet*. — (1770. In-8 Genève.)

Page 203 l'auteur traite des rapports de l'être surhumain avec l'homme ; il s'adresse d'abord au sentiment vulgaire qu'il regarde comme l'expression des grandes vérités morales ; page 205 il répudie le Spiritisme composé de gens *peu éclairés, vulgaires*, livrés à un mysticisme aveugle, *mais auxquels il prend toute sa conception!*...

De par la locution « la nuit porte conseil » il prétend que le fait des communications vient des songes et par le sommeil. Néanmoins, comme il a étudié la question sous toutes ses phases sans doute, ce chercheur ardent et convaincu prétend que les êtres purs (M. Louis Figuiier, par exemple), ceux qui ont la religion du souvenir peuvent seuls recevoir ces précieuses manifestations. Puis il cause de la force morale nommée conscience, elle ne serait qu'une impression produite par un être qui fut cher. Donc, un homme sans conscience est celui dont l'âme vicieuse est indigne des conseils suprêmes des êtres surhumains ou *anges gardiens* ; il cite quatre faits qui lui prouvent surabondamment que les mystérieuses impressions des êtres surhumains ne se manifestent qu'à ceux qu'ils aiment et pour imprimer une salutaire direction à leurs actes. (Voir le *livre des Esprits*, page 203 à 239).

Les facultés intellectuelles augmentent par la perte des êtres chéris ; toutes les manifestations supérieures exigent un certain temps, quelques jours ; si la manifestation avec l'être aimé ne peut avoir lieu, c'est que l'être surhumain, dans certains cas, ne peut être en deux lieux à la fois ; donc, malgré son existence

heureuse, il n'aurait pas le bonheur parfait, il y aurait une goutte de fiel dans toute sa félicité. Parfois, les communications cessent tout d'un coup, parce que l'être surhumain montant en grade dans la hiérarchie céleste, sa nouvelle métamorphose ne permettrait plus des visites quotidiennes, etc... Puis il prétend que dans les campagnes, les communications sont habituelles, leurs appels naïfs attirent les invisibles ; et, pour terminer, il cite une belle page du livre de la *Philosophie de l'univers*, par Dupont de Nemours, auquel il prend le titre d'*êtres surhumains*.

Les spirites qui liront ce chapitre XIV, auront la conviction que l'auteur l'a traité bien à la légère, le sujet lui est peu familier, et, en entrant à toutes voiles dans *cet égarement du dix-neuvième siècle*, pour nous servir de l'expression du M. Figuiier en 1860, dans son traité *ex professo*, il définit bien mal les attributs de l'âme. (Voyez *livre des Esprits*, page 176, *livre des médiums*, page 5 à 154, seconde partie.) Mais il y a tant de choses qu'il n'explique pas, le temps manque à cet *homme supérieur*. Peut-on avoir la prétention de savoir une chose si compliquée sans l'étudier longuement et avec minutie ? sans entrer dans les phases diverses et multiples du phénomène de la loi de réincarnation ?

Vraiment, *M. Escande* aurait-il raison, même aujourd'hui, en appliquant au *Lendemain de la mort*, le jugement sévère et les justes appréciations qu'il donnait en 1861 sur l'*Histoire du merveilleux*, du même auteur. (Voir *Revue spirite* de 1861, p. 109 et suivantes.) Nous citons :

« Ce livre a de grandes prétentions, et il n'en justifie aucune. Il voudrait passer pour érudit, il affecte la science, il affiche un luxe apparent de recherches, et son érudition est superficielle, sa science incomplète, ses recherches hâtives, mal digérées. M. Louis Figuiier s'est donné la spécialité de recueillir, un à un, les mille petits faits qui poussent, au jour le jour, autour des académies, comme ces longues rangées de champignons qui naissent, du soir au matin, sur les couches cryptogamifères, et il en compose ensuite des livres qui font concurrence à la *Cuisinière bourgeoise* et aux traités du *Bonhomme Richard*. Rompu à ce travail de compositions faciles, — inférieur au travail de compilation de ce bon abbé Trublet dont Voltaire s'est spirituellement moqué, — et qui lui laissent forcément des loisirs, il s'est dit qu'il ne lui serait pas plus difficile d'exploiter la passion du surnaturel qui enfièvre plus que jamais les imaginations, qu'il ne lui était difficile d'utiliser les parlages presque tou-



jours oiseux de la seconde classe de l'Institut. Habitué à rédiger des revues scientifiques avec des redites d'autrui, avec des abrégés de comptes rendus qu'il abrège à son tour, avec des thèses et des mémoires qu'il analyse; habile à brocher plus tard en volumes ses réductions de réductions, il s'est donc mis à l'œuvre; et fidèle à son passé, il a compulsé, à la hâte, tous les traités sur la matière qui lui sont tombés sous la main, les a émiettés, puis il a repétri ces miettes à sa façon, et en a composé un livre, après quoi nous ne mettons pas en doute qu'il ne se soit écrié avec Horace : *Exegi monumentum* : « Moi aussi j'ai élevé mon monument, et il sera plus durable que l'airain ! »

« Et il aurait raison d'être fier de son griffonnage, si la qualité se mesurait à la quantité ! etc...

« ESCANDE, rédacteur de la *Mode nouvelle*. »

M. Figuiet manque d'autorité, mais surtout de proportions; il n'ajoute aucun argument à ceux que présente la *Genèse* d'Allan Kardec, quoiqu'il soit pourtant tourmenté de l'immense désir de mieux faire que notre maître à tous; mais il ne fallait pas non plus chercher à s'appropriet les faits spirites en tronquant quelques-uns, en écartant les autres, en éliminant les spirites eux-mêmes; on peut ainsi obtenir un succès facile, passager; mais durable, non. On aura distrait le lecteur qui fait un passe-temps de toute lecture, pour chasser la légion qui préfère le fonds au brillant de la forme, et encore a-t-il la forme? le lecteur jugera.

(A suivre.)

---

## Lettre d'un Spirite,

M. CHARLES LOMON,

A M. LOUIS FIGUIER, à propos de son livre : *le Lendemain de la mort*.

MONSIEUR,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, mais j'ai lu à peu près tous vos ouvrages, et c'est après la lecture attentive de votre dernier volume, *le Lendemain de la mort*, que je prends la liberté de vous envoyer quelques réflexions sur ce sujet.

Permettez-moi d'abord de vous féliciter du pas immense que vous

avez fait dans la voie spiritualiste. Dans ce dernier livre, vous vous élevez haut au-dessus du matérialisme de la plupart de vos confrères et de votre indifférence passée. Déjà le succès de votre ouvrage est assuré. Ce succès vous prouve que les idées généreuses et hardies ne demandent qu'à être semées dans la foule, et que les Esprits sont prêts à les recevoir.

C'est en laissant à votre intelligence, à votre cœur, au temps, le soin de la résoudre que je vous ferai cette question. Pourquoi vous arrêter là ? Vous avez franchi un abîme, un seul pas vous reste à faire ; sera-t-il dit que vous ne l'avez pas fait ?

A l'époque où parut l'*Histoire du Merveilleux*, il semblait que la seule idée d'une communication entre l'homme vivant et l'Esprit dégagé de son corps, dût vous faire bondir d'indignation ou éclater de rire, et cependant vous admettez aujourd'hui la réalité de cette communication. Bien mieux, vous admettez la réincarnation progressive, et votre système sur ce point est un extrait presque textuel des ouvrages d'Allan Kardec.

Dans une autre partie de votre livre, celle qui a trait à la pluralité des mondes habités, vous empruntez vos arguments à l'admirable livre de Flammariion, et vous ne trouvez pas de plus solide appui pour étayer l'ensemble de votre système que quelques pages de Dupont de Nemours, de Jean Raynaud et d'André Pezzani, les deux premiers précurseurs et le dernier, soutien déclaré du Spiritisme.

Votre livre tout entier, de la première page à la dernière est spirite, si bien qu'il ne me paraît pas douteux que la moitié de vos lecteurs le soient eux-mêmes, et cependant vous intercalez dans ce beau et bon livre une page injurieuse pour le Spiritisme.

La doctrine spirite a toujours été reconnaissante pour ceux qui ont bien voulu l'insulter, ce qui lui a valu chaque fois des adhésions nombreuses. Le seul ouvrage, au point de vue scientifique, qui ait paru contre elle, est l'*Histoire du Merveilleux* ; il renferme tant de faits probants en faveur de notre doctrine, qu'il nous a valu quelques milliers de frères de plus ; bien plus, c'est un des livres que nous mettons entre les mains des indifférents et des indécis, pour les amener à risquer une expérience.

Ce n'est donc pas pour le Spiritisme que je regrette cette page du *Lendemain de la mort*, ce livre devant nous amener des convictions nombreuses ; mais c'est pour vous qui semblez ainsi, tout en acceptant la doctrine spirite, craindre le ridicule jeté sur elle par des écrivains plus nombreux que sérieux.

Évidemment, une telle considération n'a pu vous arrêter ; elle ne serait pas digne de vous, et je ne veux pas rester un seul instant sur cette pensée ; ce qui vous arrête, sans doute, c'est que vous connaissez mal une partie de cette doctrine, et que vous la jugez comme vous la connaissez.

Cependant, il est facile de vous rendre compte du peu de chemin que vous avez à faire pour être complètement spirite ; vous croyez à la communication de l'être surhumain avec l'homme terrestre, mais en ajoutant que cette communication n'est pas facile, qu'elle n'est possible qu'aux âmes pures et élevées. Puisque vous admettez dans la composition de l'être surhumain un certain organisme matériel, il faut bien qu'outre l'affinité d'Esprit, il y ait un certain rapport de corps à corps pour la communication. Il résulte de là, que de deux personnes également aptes à recevoir les intuitions de leurs amis de l'éther, l'une parviendra facilement à converser avec eux, tandis que l'autre ne le pourra pas ou ne le pourra que d'une manière très-imparfaite.

Il est alors naturel et vraisemblable que les amis du second se servent de l'intermédiaire du premier pour communiquer avec lui ; il n'y a rien là qui ne rentre dans notre système ou qui n'en découle logiquement ; or, cette première personne, si je ne me trompe, ressemble singulièrement à un médium.

Mais il y a ici, dans votre livre, une lacune qu'il importe de combler. En reconnaissant que les âmes peu élevées (et vous m'accorderez que c'est le plus grand nombre) sont obligées de se réincarner sur la terre, vous ne dites pas si cette réincarnation a lieu immédiatement après la mort ou après un intervalle plus ou moins long. La première hypothèse est inadmissible, car l'Esprit ne saurait subir avec fruit une nouvelle existence, s'il n'avait le temps de reconnaître ses erreurs passées, et de prendre de meilleures résolutions pour l'avenir.

Il y a donc nécessairement une période pendant laquelle ces Esprits restent sur la terre, errants et sans corps, ce qui vous donne la clef des phénomènes matériels, tels que déplacements et suspensions d'objets pesants, phénomènes que vous ne pouviez admettre, ne les ayant ni étudiés ni compris.

Si maintenant vous me répondiez qu'après tout je n'énonce là que de pures hypothèses, je vous répondrais : N'êtes-vous plus l'expérimentateur exercé, le physicien, le chimiste habile que vous fûtes si longtemps ? N'êtes-vous plus l'observateur que vous étiez

naguère encore ? Et, si vous n'avez rien perdu de ces facultés, où trouverez-vous jamais une meilleure occasion d'en tirer parti ? Vous avez perdu un fils chéri !... hâtez-vous de chercher à vous mettre en rapport avec lui ; sans doute, il n'est pas loin, il attend avec impatience le moment de vous décrire les splendeurs de sa nouvelle position ; la voie est tracée ; soyez-vous même l'observateur et le médium.

La médiumnité, cette admirable faculté, est tellement répandue sous ses différents modes et à ses divers degrés, que probablement vous réussirez, si vous avez de la patience. Comment n'en aurait-on pas pour retrouver un fils bien-aimé ? Le jour de la réussite sera pour vous, Monsieur, une double joie débordant du cœur du spirite et du père ; ce jour-là, je vous le garantis, vous ne regretterez ni votre temps ni votre peine. Si vous proclamez hautement votre nouvelle croyance, vous aurez contre vous tous les ennemis du progrès, mais vous aurez avec vous des milliers d'honnêtes gens, votre conscience et Dieu.

Maintenant quelques observations scientifiques.

1° La chaleur fournie par le soleil en une heure, est égale à celle que produirait la combustion d'une couche de houille qui l'envelopperait en entier sur une épaisseur de 27 kilomètres. Vous savez mieux que moi que c'est en un an que cette formidable quantité de chaleur est lancée par l'astre radieux.

2° Vous mettez Saturne au même rang que Jupiter, sous le rapport de l'inclinaison de l'axe sur son orbite ; l'axe de Saturne est un peu plus incliné que celui de la terre : 27° environ.

3° En faisant le soleil le séjour des Esprits les plus avancés de notre monde, vous ne faites que répéter l'enseignement des Esprits. Mais votre système des émanations spirituelles pour expliquer la permanence de la chaleur solaire est : 1° inutile, car les expériences et les calculs de Fourier et de Poisson sur la période ignée de notre globe, reportés au soleil, lui donnent quelque chose comme trois ou quatre quadrillions d'années, à vivre de la vie ignée que nous connaissons ; ce fait nous dispense de rechercher pourquoi nous ne le sentons pas se refroidir en quelques milliers d'années ; 2° inadmissible, 1° parce que les rayons du soleil ont les mêmes propriétés essentielles que nos foyers artificiels, qui n'ont certes rien à démêler avec les Esprits ; 2° parce que le germe d'âme, par cela seul qu'il est créé immortel, ne peut être perdu ; la terre et tout le cortège du soleil, quelque riche que nous le supposions en dehors des connaissances actuelles, n'interceptent qu'une quantité insignifiante

de la chaleur et de la lumière solaire. La presque totalité de ces germes, créés pour le progrès indéfini, resterait donc éternellement lancés dans l'espace, sans pouvoir progresser et sortir de l'état latent ; ils seraient inutiles, en un mot, ce qui est absolument contraire à tout ce que nous connaissons de la manière d'opérer du Grand Ouvrier.

CHARLES LOMON.

Toulouse, septembre 1871.

---

## VARIÉTÉS

### UNE VICTIME DE NOS DISCORDES CIVILES

---

#### APPARITION DE L'ESPRIT DE HENRI SARCY, PREUVE INCONTESTABLE DE SA PRÉSENCE.

Le 23 mai 1871, une division de l'armée de Versailles cernait le quartier Montmartre et toutes les voies aboutissant à la mairie de la rue Drouot. Les défenseurs de la barricade du boulevard abandonnaient leur poste ; ils brisaient leurs fusils et déchiraient leurs vêtements. La fusillade et le canon ne faisaient plus entendre leur triste fracas.

Aussitôt les curieux se mirent aux fenêtres pour contempler les restes des fureurs de la bataille. Paris est ainsi fait, que les femmes et même les enfants, affrontent à un moment donné cet inconnu terrible, palpitant d'intérêt, qui toujours sut agiter la fibre secrète de ce que, dans un certain monde, on appelle *la Babylone moderne*, et que nous appellerons désir inné, ardent, d'une ville impressionnable et de prime-saut, élément indéfinissable qui est le propre de Paris, son originalité, sa vitalité, son expression : la tête de la France respire à l'aise dans cette atmosphère agitée ; c'est elle qui fait battre plus ou moins vite le pouls du monde entier.

M. et M<sup>me</sup> Sarcy, négociants, rue Drouot, n° 2, étaient montés à l'entresol de la maison Renard, poussés par ce besoin irrésistible dont nous avons parlé ; madame Sarcy appela son fils Henri pour le faire assister à l'étrange spectacle que présentaient les boulevards. Ce jeune homme de quinze ans lisait et ne voulait pas monter chez M. Renard, il avait horreur des batailles ; son père n'avait pu précédemment le décider à traverser la rue pour aller à la mairie Drouot, tellement il pressentait son triste sort. Madame Sarcy ayant insisté, Henri ne voulut pas contrarier sa bonne mère qu'il aimait à l'adoration ; en montant très vite, il l'écarta bien involontairement et lui en demanda pardon ; à l'instant même une balle, venue de la barricade de la rue Montmartre, ricochait sur une glace, et coupait

les veines jugulaires d'Henri Sarcy qui, noyé dans son sang, mourait quelques minutes après, ses yeux regardant le ciel.

Dépeindre le désespoir des parents serait impossible, ils perdaient un fils unique, un beau garçon, d'une intelligence supérieure, distingué, à l'œil grand et vif, qui excitait la sympathie de tous ceux qui le voyaient pour la première fois. Au lycée, il était aimé, et les professeurs disaient de lui : « H. Sarcy n'est pas comme les autres, il est sérieux, rêveur, studieux, il a toujours les yeux fixés sur les étoiles. » En effet, cette aimable et douce nature cherchait parmi les puissantes phosphorescences de l'espace, quelle était la sphère promise à ses secrètes et intuitives aspirations.

Son corps, tout ce qui restait de lui aux yeux du vulgaire, fut embaumé, puis transporté quelques semaines après au Cateau, au milieu d'un concours immense de population ; les personnes amies, même les plus hauts dignitaires de la République, envoyaient des marques de sympathies aux parents éplorés.

Après l'enterrement et ces journées amères pour le cœur des parents, mais douces à l'Esprit de l'homme par le concours unanime de tant de marques d'intérêt, M. Sarcy eut pendant son sommeil une apparition bien frappante : son fils Henri venait le consoler ; il le voyait beau, bien portant, alerte, heureux et vif, c'était bien lui le bien-aimé, le chéri, le désiré, le consolateur : « Père, disait-il, ma mère et toi vous vous abandonnez trop au chagrin, ne craignez-vous pas de m'affliger beaucoup ; pourquoi me plaindre, puisque je suis heureux ? Vous vouliez mon bonheur et je suis heureux, ne me regrettez donc pas et séchez vos larmes, etc. » Puis, l'Esprit d'Henri ajouta : « Père, fais attention à toi !... fais attention !... Prends-garde, car tu es sur une mauvaise pente, au bout il y a la ruine. Père, on te vole. »

M. Sarcy s'étant réveillé sur cette recommandation, fut vivement impressionné ; et, après en avoir causé avec madame Sarcy, il partit pour Paris, où arrivé la nuit, il constatait un détournement considérable de marchandises, et le lendemain matin, assis dans la soupente du magasin, il assistait au vol journalier de son homme de confiance ; cloué sur son siège, il n'osait bouger, lorsqu'une force inconnue lui dit : « Descends ! » M. Sarcy obéit, et, dans sa douleur, doublée par cet événement, il adressa des paroles paternelles au voleur pour l'engager à lui rendre ses marchandises ; « Vous les payerez comme un emprunt. » Mais l'homme n'avoua ni le jour même, ni le lendemain ; bien au contraire, le surlende-

main, sa femme vint insulter violemment M. Sarcy, prétendant qu'il calomniait son mari. Cette triste scène attira un sergent de ville, qui força les deux parties à se présenter devant le commissaire de police ; là, l'homme ma' honnête soutint avec aplomb son système de défense, et quoique l'officier de paix fût certain de l'honorabilité de M. Sarcy, il dut s'adresser au procureur de la République.

M. Sarcy, fort ennuyé, se disait : « Mais je n'ai pas de témoins, puisque je voulais éteindre cette affaire... Si j'étais condamné faute de preuves !... » Nous devons tous comprendre les appréhensions d'un honnête homme, et la peine terrible qu'il éprouvait. Il prit (le matin même du jugement) le portrait de son fils, l'embrassa... Il disait, en pleurant : « Mon cher petit Henri, tu vois la peine de ton père, trouve donc un moyen de le tirer de là. » Quelques instants après, un négociant de la rue Paradis-Poissonnière se présentait devant M. Sarcy, qu'il ne connaissait pas, venait lui offrir ses services, et, après avoir entendu tout ce qui arrivait, il déclara à M. Sarcy que son voleur avait fait chez lui des détournements importants, et qu'il se mettait complètement à sa disposition, car il avait des preuves en main.

Satisfait, consolé, et remerciant Dieu d'un tel secours, M. Sarcy assista en paix au jugement qui condamnait l'homme de confiance à six mois de prison, le Tribunal ayant jugé le voleur sans avoir besoin de preuves plus évidentes.

Nous trouvons que ce fait est assez explicite par lui-même, pour ne pas entrer dans de longues considérations ; M. et Madame Sarcy trouveront la consolation et l'espérance dans les livres d'Allan Kardec, et dans la pratique éclairée de cette doctrine, tous les éléments nécessaires au progrès continué promis aux constantes et sérieuses études. Ce sont eux qui nous autorisent à décrire ce fait d'apparition, et même à les nommer, ce dont nous les remercions avec empressement. Ils nous permettent aussi de transcrire ici une lettre de leur fils, écrite le 5 mai 1871, dix-huit jours avant sa mort.

Le Cateau, 5 mai.

« Mon cher Marx,

« Tu le vois, j'ai été au-devant de ton désir ; probablement tu as reçu ma lettre datée du 3 mai, je reçois la tienne à l'instant ; nous avons donc écrit le même jour, et me fais un plaisir de répondre à ta triste lettre ; n'est-il pas du devoir d'un ami d'en consoler un autre ou de s'attrister doucement avec lui ?

« Je comprends ta mélancolie, oh ! oui, je la comprends, car vois-tu

*j'en suis atteint autant que toi*, et lorsque je suis seul, le soir, au milieu des champs, revenant d'une promenade solitaire, je sens mon cœur tout triste, *mon être erre dans l'espace* et se transporte au milieu de mes affections ; puis, j'ai d'autres sujets d'être triste !...

« Comme je m'épancherais dans notre bonne amitié, oui, j'aimerais à me rappeler quelques beaux jours passés ici, car, cher ami, cette douce tristesse, cette mélancolie est propre à notre âge, elle lui appartient, on dirait que l'enfant, en devenant homme, se sent accablé de tristesse, avant d'entrer dans une vie parsemée de tant de maux, *avant de quitter sa première et innocente forme* : enfin, que veux-tu, c'est un passage ennuyeux et charmant tout à la fois, mais il faut le traverser.

« Le motif de cette mélancolie est dicté par les regrets que tu portes à la mémoire de ton pauvre père ; je ne veux point essayer de la troubler en te consolant, car il est de ces choses que l'on n'oublie jamais, et ce serait un crime de vouloir effacer de ton esprit une perte aussi cruelle. Ami, ne te décourage pas, raidis-toi contre le malheur, surtout en pensant à celui qui n'est plus ; sois philosophe, non au point de vue de cette vaine philosophie rieuse et moqueuse devant le malheur, et dont notre siècle pullule, mais de cette douce philosophie qu'inspire le souvenir des êtres qui nous sont chers.

« Au seuil de la vie, tu reçois l'attaque d'une première infortune ; un lâche se rebuterait, mais un brave supporte tout avec calme ; il continue sa route, malgré d'incessantes blessures, et ne s'arrête qu'au moment où la fatigue l'accable, quand l'heure dernière a sonné, quittant sans regrets une vie qui, pour un moment de plaisir, lui donne mille contrariétés ; *enfin je vais te quitter, heureux d'avoir pu encore une fois causer avec toi*.

« Je t'embrasse, cher Marx ; ton ami dévoué,

« HENRI SARCY. »

Cette bienveillante lettre nous console, nous attendrit ; la dernière lettre de cet enfant de quinze ans qui ne put, en mourant, prononcer un seul mot, semble un suprême adieu à ses parents chéris, à ce monde qu'il jugeait comme un homme, comme un Esprit sérieux ayant assez vécu, ayant fini le dernier cycle de ses existences terrestres. Si tous nos futurs jeunes hommes pensaient ainsi, nous aurions une génération énergique, sérieuse, aimante, pratiquant ses devoirs avec une consciencieuse solidarité ; les yeux



tournés vers le ciel, vers ces myriades de mondes, nous travaillerions tous à la conquête de notre domaine, en remplissant ici-bas ce stage douloureux, mais glorieux, de nos transformations successives vers la lumière, vers Dieu.

M. et madame Sarcy n'ont pas le droit de pleurer amèrement : pour eux leur fils unique, leur charmant et doux Henri vit dans la paix et la sérénité ; en dehors des travaux auxquels il coopère dans l'erraticité, il viendra souvent leur dire : « Chère maman, bon père, je suis près de vous!... courage et confiance, souriez à votre peine, elle seule peut vous ouvrir les portes de ces mondes infinis où votre heureux fils se promène, où son Esprit apprend la science éternelle. »

---

### Les mémoires d'un empoisonné.

---

Le journal *le Droit* publie sous ce titre la relation suivante qui est spirite dans ses diverses phases, à part toutefois le suicide ; nous ne pouvons pas certifier que le fait soit réel, mais nous ne pouvons croire qu'un journal sérieux veuille égayer ses lecteurs avec des histoires controuvées.

A cinq heures du matin hier, des gardiens de la paix faisant une ronde dans le quartier des Champs-Élysées, ont aperçu, gisant dans la cour extérieure du chalet de la rue de Marignan, un homme mis avec distinction.

Ils ont immédiatement pénétré près de lui et se sont assurés qu'il avait cessé de vivre.

Les papiers trouvés sur lui ont fait connaître qu'il s'était donné la mort en absorbant un toxique dont on n'a pu définir la nature. Ces papiers consistaient en une lettre adressée à un négociant du quartier de la Villette, qu'on suppose être son père, et en quelques feuillets d'agenda sur lesquels le suicidé avait consigné, minute par minute, ses impressions à l'approche de la mort.

En voici quelques extraits :

« Dix heures du soir. — Il faut en finir ! J'escalade la grille d'un chalet inhabité, pour terminer tout... là, dans un coin ignoré. Une horloge sonne dix heures.

« Dix heures cinq minutes. — Me voici, dans le coin, là, bien enveloppé dans mon manteau. L'air est humide et froid. Chose étrange, je vais mourir et je crains le froid. Je prends du papier et

un crayon pour tracer mes sensations. Fantaisie de moribond. La lumière du bec de gaz qui arrive jusqu'ici me permettra d'y voir. Qu'importe si c'est mal écrit ! Qui lira cela ?...

« Dix heures dix minutes. — Tout est prêt. Je prends le flacon. Dire que ces quelques gouttes de liquide vont dans un instant séparer mon âme de mon corps ? N'est-ce pas bizarre ?... Que sommes-nous donc ?

« Dix heures douze minutes. — Je ne puis m'empêcher de penser encore à...; non, n'y pensons plus. Le malheur, la fatalité ont tout fait. Rêves de bonheur, d'avenir... , feuilles tombées, feuilles flétries..., marchons sur tout cela. Allons !...

« Dix heures quinze minutes. — C'en est fait, le liquide est avalé et la fiole jetée au loin. Que se passe-t-il en moi ? Rien, que de l'étonnement d'une situation nouvelle, de la curiosité... Attendons.

« Dix heures dix-huit minutes. — Rien encore... Une bouffée d'air arrive jusqu'à moi avec des chants et de la musique. Ce sont les cafés chantants des Champs-Élysées... Ils s'amusez là bas. Ah !

« Dix heures et demie. — Une douleur âcre, pénétrante, atroce, m'a traversé la moelle des os et a mis en déroute mes idées. C'est le premier effet du poison. Mes cheveux ont dû se dresser sur ma tête... C'est passé. La réflexion me revient; avec elle cette musique, triste de loin.

« Passe dans mon esprit un vers d'Alfred de Vigny, vers mélancolique, des monosyllabes.

« Oh ! que le son du cor est triste au fond des bois ! »

« Une douleur encore. Sentiment de brûlure. L'estomac s'insurge. Il faut bien qu'il se soumette.

« Dix heures quarante minutes. — Douleur passée ; calme relatif. Le monde semble s'éloigner de moi, se rapetisser, se déformer. J'ai vu en un instant, comme dans un brouillard, toute ma vie... Les détails de ma petite enfance que j'avais oubliés. Tout. Pauvre mère ! Ah ! ton enfant souffre bien !...

« Dix heures trois quarts. — Que de choses dans la vie, manquées, perdues, foulées aux pieds... On marche à tâtons... Si l'on pouvait voir... si l'on savait !... Non ; je n'ai aucun regret... non, pour tout au monde, je ne retournerais pas... A cette distance la vie me semble laide, froide, pleine d'ennui... Je n'en veux plus.

« Dix heures cinquante minutes. — Souffrance plus vive. Le sang bout dans ma tête. Obligé de m'arrêter.

« Onze heures. — J'ai eu une espèce de syncope, comme un avant-goût de la chose. Ce n'est pas si dur que l'on croit. En revenant à moi, il m'a semblé que j'avais eu une existence toute nouvelle. Mon corps *léger, impondérable, traversait les murailles, planait dans l'air*. Toute une vie dans une minute. Comme les idées vont vite !

« Onze heures cinq minutes. — Les douleurs s'apaisent. Commencement de somnolence, d'engourdissement. C'est le commencement de la fin.

« Onze heures huit minutes. — Aucune sensation désagréable, aucun crainte... froid aux extrémités... Je ne puis soulever les membres inférieurs ; je crois qu'ils sont déjà morts... Que devient l'âme?... *Va-t-elle de globe en globe avec des corps nouveaux*, dans des milliards de mondes... pendant des milliards de siècles?... Que m'importe ? Je suis venu au monde sans y penser ; je n'ai pas à m'occuper de ma sortie...

« Onze heures un quart. — Que disent-ils?... cris... non... rien... mes idées se sont un instant troublées... L'écheveau s'em mêle... Le froid a gagné le bas-ventre ; je le sens qui monte. Difficulté de vivre... mieux où je suis... tête lourde... rien... Ah ! ce rideau noir... là... Oh ! il y a quelque chose derrière... j'ai vu... comme une aube qui blanchit... Oh ! je saurai !... sang à la tête... aux yeux... la barque agitée... mer houleuse... lumière... »

Le reste des caractères crayonnés, une page environ, était complètement indéchiffrable. »

(*Le Droit.*)

### L'assemblée des vieux catholiques à Munich.

La *Revue spirite* étant une encyclopédie de faits spirites et spiritualistes, ne saurait laisser passer, sans les consigner dans ses annales, les actes saillants de cette nature, qui dénotent un progrès quelconque dans la marche de l'humanité ; nous avons pensé que le programme arrêté par l'assemblée des *vieux catholiques*, à Munich, devait trouver place dans notre recueil, au moins comme un signe des temps.

Voici textuellement les divers articles de ce programme :

« I. — Connaissant nos devoirs religieux, nous maintenons la foi catholique telle qu'elle se trouve dans la Bible et les traditions, de même que nous voulons le vieux culte catholique. Nous nous considérons comme des membres de l'Eglise catholique, et nous ne

nous laisserons pas éloigner ni de l'Eglise, ni des droits qui en résultent pour nous. Nous déclarons nulles et non avenues les mesures ecclésiastiques prises contre nous à cause de notre fidélité à nos croyances.

« *Nous protestons contre les dogmes élaborés sous le pontificat de Pie IX, et notamment contre celui de l'infaillibilité et de la juridiction suprême du Pape.*

« II. — Nous voulons, avec l'aide de la science théologique et canonique, une réforme de l'Eglise, pour faire disparaître les abus d'aujourd'hui, et nous voulons surtout que le peuple catholique puisse participer, comme il le désire, aux affaires ecclésiastiques. Nous espérons que la séparation de l'Eglise grecque orientale de l'Eglise russe, séparation qui a eu lieu sans raison, disparaîtra. *Nous espérons aussi que tôt ou tard une entente avec les autres confessions, notamment avec les Eglises protestantes et épiscopales de l'Angleterre et de l'Amérique, aura lieu.*

« III. — Nous sommes d'avis que le clergé catholique doit être élevé dans les sciences, et nous regardons les séminaires exclusifs comme très-dangereux pour le peuple.

« *Nous désirons le concours des autorités laïques pour l'éducation du clergé, qui doit être instruit et patriotique, moral et pieux. Nous protestons contre l'amovibilitas ad nutum des prêtres, tel qu'il a été introduit par le droit français et adopté dans beaucoup d'autres pays.*

« IV. — Nous soutenons les constitutions de nos pays, qui garantissent la liberté et le progrès de l'humanité, et pour cette raison, nous protestons contre le dogme de l'infaillibilité, qui menace l'Etat. *Nous nous mettrons du côté de nos gouvernements dans la lutte contre l'ultramontanisme, dogmatisé par le Syllabus.*

« V. — *Comme tous les conflits dont souffre notre Eglise catholique sont provoqués par la société de Jésus, et comme les membres de cet ordre propagent la hiérarchie et des tendances anti-nationales, dangereuses pour le clergé et pour le peuple, nous sommes d'avis que l'entente, la paix et le salut de l'Eglise, tels que ses rapports avec la société le comportent, ne pourront être réglés d'une façon satisfaisante que lorsque le pouvoir nuisible des jésuites sera détruit.*

« VI. — Comme membres de l'Eglise catholique, à laquelle les gouvernements ont garanti une protection publique et qu'ils ont reconnu politiquement, nous maintenons aussi nos droits sur tous les biens réels et titres de propriété de l'Eglise. »

*Remarque.* — Nos frères doivent comprendre que sur le thème de ces six articles il y aurait un volume à faire; tout en nous réservant de revenir sur cet intéressant sujet, sur son actualité bien évidente, nous constatons un point capital pour nous, c'est de voir *les vieux catholiques* affirmer leurs espérances, de voir toutes les confessions s'unir dans une commune entente.

Ce résultat prévu est dans la loi; dans la nature, tout converge vers l'unité, le plan créateur étant l'harmonie en toutes choses; l'étude attentive des problèmes à résoudre dans le champ immense où l'intelligence s'exerce, nous prouve que, soit dans les multiples actions produites par les faits géologiques, par les lois physiques, chimiques et mathématiques qui gouvernent les mondes, il y a un plan général, une connexion sublime et sage à l'extrême. Tout sur les sphères obéit à cette marche ordonnée et sublime; la matière se transforme sans cesse par de multiples et changeantes combinaisons, chaque molécule a ses amours et ses répulsions que le creuset dévoile aux savantes et ingénieuses investigations; mais aussi, le chercheur remontant de déductions en déductions, se trouve en face de ce résultat, c'est que dans toutes les forces chimiques distribuées dans les trois règnes, il n'y a qu'un seul principe; et ce principe, est-ce l'hydrogène? Telle est la question que cherchent à résoudre définitivement les hautes sommités scientifiques de notre terre.

Dans le champ de l'intelligence, il en est de même: le troupeau humain, né de multiples et géologiques transmutations de la matière, changements glorieux que le pénétrant suit sans cesse, ce troupeau, disons-nous, se réunit pour être fort contre la nuit, contre l'inconnu; de la cohabitation naissent l'industrie par la vie pastorale, par le besoin de savoir, de s'unir, de coordonner certaines règles changées bientôt en coutumes et puis en lois; la philosophie voit le jour quand la cité remplace la tribu, l'esprit de cité crée la nation, puis, tour à tour, le sentiment, le droit, la justice, les idées sociales et enfin le cosmopolitisme, pénètrent lentement et non sans de douloureuses convulsions toutes les couches sociales. L'avenir, malgré de profondes et terribles secousses, dévoile ses secrets à qui veut étudier le pourquoi de toutes les pérégrinations humanitaires, comme en chimie, le philosophe, l'historien, prévoient et affirment l'unité; tel est le but divin.

Le Spiritisme, œuvre puissante de cohésion, comprend et définit admirablement cette synthèse; fraternel selon la grande loi, il embrasse toutes les connaissances humaines, il est un résumé trans-

pendant des plus hautes conceptions égalitaires de l'unité cosmopolite.

---

### **Bouleversement du mobilier d'une maison arabe à Alger.**

---

L'un de nos correspondants nous envoie la relation du fait suivant, diversement commenté dans la métropole algérienne, mais qui pour les spirites, témoins de ces phénomènes, n'est que le fait de l'intervention des Esprits.

Vers la fin du mois d'août 1871, chez un commissaire-priseur arabe demeurant impasse du Lion, à Alger, et pendant son absence et celle de sa famille, il y eut bouleversement complet du mobilier. En rentrant, la mère et la fille trouvèrent le mobilier de la chambre la plus voisine accumulé en désordre auprès de la porte d'entrée ; étonnées, elles attribuèrent tout ce dérangement au maître de la maison ; très contrariées, elles remirent tout en place, mais à peine l'ordre fait dans ce désordre, le mobilier de la chambre supérieure se déplaçait de lui-même et descendait l'escalier.

Prises de frayeur, ces dames envoient chercher le père et les fils ; à leur arrivée, tout se calme d'abord, pour recontinuer ensuite avec une violence extrême ; un coup fut donné sur la main d'une femme qui lavait, son linge enlevé vivement était jeté dans la rue, puis rapporté, le mobilier suivait le linge en passant par la porte et la fenêtre ; cela se passait de quatre à huit heures du soir. La foule s'assemblait, mais les personnes qui voulurent s'approcher reçurent à la figure de la terre et de l'eau. Dans la maison, un mortier très lourd fut mis en mouvement et lancé à plusieurs reprises contre le mur de la cour intérieure ; une jarre remplie d'huile, renfermée dans un réduit sur la terrasse, fut descendue par un escalier tournant très étroit, et jetée dans la chambre au-dessous, où l'huile se répandit ; des gouttes furent lancées sur le burnous du fils de la maison, qui recevait en même temps des coups sur la tête et sur les épaules ; sa sœur était frappée au côté, mais tous ces coups ne laissèrent ni traces ni douleurs ; en définitive, toute la famille fut obligée d'aller s'installer dans une autre maison.

M. et madame P..., M. L..., M. A..., un médium somnambule, M. et mademoiselle C..., se réunirent, quatre jours après, dans la maison dont toute la ville s'occupait ; il était huit heures du

soir; et toute la famille leur ayant raconté les faits, ils visitèrent la maison et la terrasse, puis ils se recueillirent afin d'évoquer les Esprits malheureux. M. A... ne put s'endormir; vainement il voulut écrire, les crayons étaient brisés, le papier déchiré en mille morceaux; enfin il commençait à écrire, quand il fut jeté sur M. L... Pendant un instant de calme, l'Esprit prétendit avoir été assassiné dans cette maison par une personne de la famille; il se vengeait!... Après plusieurs essais, on entendit sur les dalles de la maison un grand bruit semblable au bris d'un vase en terre très lourd; ce bruit se produisit deux fois.

La séance terminée, les personnes présentes trouvèrent la cour toujours couverte de pierres et de débris; puis elles remontèrent pour prier et évoquer; à neuf heures la séance fut suspendue, les Esprits leur recommandaient d'unir leur pensée par la prière, dans leurs églises, synagogues et mosquées, afin que l'influence fût continue sur le mauvais Esprit, auteur des manifestations bruyantes.

Trois jours de calme complet suivirent cette réunion, mais le quatrième, les pierres commencèrent à pleuvoir dans le nouveau logement de la famille, l'une des femmes fut blessée par les briques et les matériaux lancés de la terrasse dans la cour intérieure.

Vainement quelques spirites voulurent étudier cette nouvelle manifestation, afin de s'en rendre bien compte, avec le désir sincère d'être utile à un mauvais Esprit; malheureusement, des étrangers curieux, empêchèrent par leurs saillies toute possibilité d'évocations; bien plus, le Maure, poussé par on ne sait quel mobile, trouva dès lors un prétexte pour refuser d'ouvrir sa porte.

Pour l'autorité, le maître de la maison est un fou; pour les indifférents, ce sont les voisins qui ont jeté des pierres ou ce sont des tours de physique; enfin, on cherche mille causes plus ou moins plausibles, sans trouver la bonne.

*Remarque.* — Pour nous, spirites, qui connaissons ces faits sans cesse renouvelés dans tous les pays, nous savons qu'ils sont dus à l'intervention d'Esprits souffrants; cette certitude, tout le monde peut la posséder, si l'on veut bien se donner la peine d'étudier les diverses phases des phénomènes, non à un point de vue restreint et personnel, mais avec toute l'indépendance que comporte une âme exempte de préjugés.

---

## Correspondance

LA REVANCHE SELON LE SPIRITISME.

(Ma..., 24 septembre 1871.)

CHERS MESSIEURS,

Cette année a été longue et fertile en grandes leçons. La voix du malheur s'est fait entendre, plus éloquente et plus grande que la voix de Bossuet apostrophant les rois et les grands de la terre. Les peuples sont restés muets dans le silence et la douleur. Grands et petits ont été châtiés, un empire s'est écroulé, des armées se sont effondrées ; la gloire de la plus glorieuse des nations a été anéantie ; alors, cette nation a crié grâce !... mais ce n'était pas assez, le crime, la guerre civile et la mort ont comblé la mesure. Et maintenant qu'elle est écrasée, maintenant qu'elle est à l'agonie, que nous reste-t-il à faire, à nous ses enfants ?... Devons-nous creuser sa tombe et sonner sur elle le glas de mort ?

Non, cette nation que nos ennemis ont vue tomber avec joie, il faut qu'ils la voient avec stupeur se relever plus grande et plus puissante que jamais ! car il est un Dieu, et les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne ne sont pas seuls à le bénir. Il est un Dieu, et ce Dieu n'oubliera pas ceux qui ont soif de sa justice et de sa miséricorde. La France malheureuse a déjà vu renaître sa foi, elle reconnaît ses erreurs passées, elle se courbe sous la main qui la frappe. Bientôt le Seigneur touchera ce peuple que le monde croyait mort, mais qui n'était qu'endormi, il l'appellera comme il appelait Lazare, et comme Lazare, ce peuple ressuscitera. Nos ennemis, dans leur orgueil, ont crié : « Ce peuple ne peut plus rien contre nous, il n'a plus ni force physique, ni force morale ; nous l'avons ruiné, ensanglanté, et lui-même dans sa démence, agrandit sa ruine et déchire ses blessures ! »

Mais que les vainqueurs prennent garde : nous nous relèverons, nous nous réveillerons pour nous venger ; mais il ne faut pas que notre vengeance soit remise à demain, mais qu'elle éclate aujourd'hui même. Le progrès nous ouvre la voie de la revanche, le progrès, ce flambeau qui guide l'humanité dans les ténèbres. Que le travail soit notre arme de combat ! ce ne sont pas les canons Krupp, tous les engins de la guerre abominable et impie, mais bien nos âmes que nous chercherons à perfectionner. — O ! peuple égaré, si tu veux rallumer ton patriotisme éteint, tourne tes pas ailleurs que vers les cabarets et les clubs, ces foyers où je ne sais quel



souffle corrompu attise les mauvaises passions, où l'on te dit qu'on parle mieux de liberté, quand en réalité, c'est là qu'on en parle le moins.

Tu veux la liberté, peuple?... sache bien qu'il n'y en a qu'une, celle que tous vous pouvez avoir et que possèdent peu de personnes ; c'est la liberté de l'âme et de la pensée. Que faut-il pour l'acquérir ? Apprendre à se connaître soi-même et à connaître Dieu : à se connaître soi-même, c'est-à-dire à connaître ses devoirs ; à connaître Dieu, c'est-à-dire aimer ses semblables et adorer le Créateur par la compréhension éclairée de ses ouvrages sublimes. Que l'étude et la science, que le désir d'être utile nous passionnent donc ! que l'on ne cherche pas tant à augmenter le budget de l'armée, à grossir ses cadres ; mais bien plus à augmenter le budget de l'instruction publique, à grossir les rangs de l'armée enseignante. Que les portes de la science soient ouvertes à tous, que l'ignorance soit combattue à outrance, celui qui sait doit partager avec l'ignorant, car la loi divine a fait que les petits précèdent les grands, ce sont eux qui ont prêté et prêtent encore leurs bras ; que les grands, à leur tour, aident les petits de leur Esprit afin qu'il y ait réciprocité. — Aidons-nous, aidons-nous ! nous avons tant besoin les uns des autres ; unissons-nous pour combattre les préjugés et la routine, unissons-nous pour l'étude du vrai, du beau et du bien ; c'est ainsi que nous redeviendrons un peuple fort, se servant de la science non pour en faire une arme de haine et de mort, mais un instrument de liberté et de fraternité. Alors nous serons vengés, car nous aurons vaincu nos ennemis en grandeur et en générosité.

Aux armes donc, aux armes ! Spiritistes ! continuez votre œuvre de régénération morale, abrités sous l'étendard de la charité et de la justice impartiale. — Il ne faut pas que de vous l'on dise : Ce sont des sectateurs, les disciples de l'opinion d'un homme, mais bien les serviteurs de la vérité immuable. En admettant que toutes les sectes aient eu quelques excellents principes, nulle parmi elles n'a possédé la vérité absolue et ne saurait même avoir cette prétention, aussi sont-elles toutes périssables.

Mais vous, spiritistes, vous ne périrez pas, parce qu'au lieu de prétendre posséder la vérité éternelle et infinie comme Dieu, vous travaillerez humblement à la rechercher, à l'étudier ; vous essayerez toutes les voies qui conduisent à sa connaissance. Vous ne direz pas : je suis seul sur le chemin de la vérité, tous les autres se trompent !... Non, vous direz à celui qui sera égaré : essayez tous

les chemins, essayez le nôtre, comparez pour choisir le meilleur, car pour les sciences morales comme pour les sciences physiques, il faut procéder par expérience, par inductions.

Que toute idée généreuse, de quelle part qu'elle vienne, de quelle opinion qu'elle émane, reçoive notre approbation et notre encouragement; s'il s'agit de littérature, de science ou de philosophie, peu importe, traitons avec faveur nos ennemis, ceux qui nous appellent fous, arriveront à reconnaître en fin de compte, que les plus fous ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Toutes ces choses sont essentiellement bonnes à être rappelées; le Maître les a enseignées jusqu'à sa mort, ne voulant pas que l'œuvre entreprise puisse périr avec lui, mais au contraire progresser, progresser sans cesse; sachant bien qu'après lui, il y avait infiniment plus à dire qu'il n'avait dit, il léguait à ses disciples plutôt son exemple à suivre que son nom et ses opinions à défendre.

Permettez-moi, messieurs, après ces pensées, de vous présenter l'assurance de mes sentiments fraternels et dévoués.

ALGOL.

---

## Dissertations spirites.

---

### LA VENGEANCE PUNIE PAR LE REMORDS.

(C. s.-s., 3 septembre 1870. — Médium, M. N.)

La haine est coupable devant Dieu, la Vengeance l'est infiniment plus. — C'est une passion qui, si elle prend naissance dans le cœur de l'homme, ne fait que grandir en ravageant peu à peu les bons sentiments dont elle prend la place.

Oh! combien sont coupables ceux qui nourrissent dans leur sein ce monstre de la barbarie, qui cultivent cette passion avec plus de soins même qu'ils n'en mettraient à acquérir les vertus les plus sublimes! Et ceux, hélas! qui emploient des années, des siècles à se préparer au jour de la vengeance! Jamais ils ne se trouvent satisfaits; — l'accomplissement d'un crime leur fait espérer la réussite d'un autre — leur brutale passion ne peut s'assouvir — ils frappent toujours pour le bonheur de frapper. — Pour eux les souffrances qu'ils font endurer aux autres sont une cause de satisfaction.

Mais soyez tranquilles, mes amis, cette satisfaction ne doit être que passagère; lorsqu'ils seront arrivés au point marqué par le doigt de Dieu ils s'arrêteront tout à coup au milieu de leurs orgies,

dignes des plus féroces cannibales, ne pouvant comprendre comment leur puissance qui pendant un temps était si grande est subitement anéantie par une volonté invisible. — Ils s'exaspèreront alors — ils frémiront de rage, et le remords, cet implacable exécuter de la conscience humaine, prendra la place de la vengeance; en digne successeur il rendra le reste de leur vie insupportable pour eux et pour tous ceux qui seront sous leurs ordres. Non content de les accabler pendant les derniers jours de leur misérable existence, il les suivra jusqu'au bord de la tombe, là il les quittera ou du moins il quittera leur enveloppe avilie et méprisée, mais il arrivera avec eux et dans eux, dans le monde des Esprits, les poursuivant avec un acharnement qu'ils n'auront point encore connu — toutes leurs victimes se précipiteront vers eux pour les déchirer, — ils n'auront même pas la satisfaction qu'ils demanderont, d'être anéantis par ceux qu'ils auront voulu anéantir. Ils seront enveloppés dans un cercle garni des pointes acérées du remords et des reproches, — Dieu permettra qu'elles ne s'éteignent pas de si tôt, parce que c'est lui seul, aidé de sa justice infailible qui se charge de venger les opprimés et de punir les coupables.

Ne vous félicitez pourtant pas, ô mes amis, de ces jours de la justice de Dieu, atténuez au contraire le plus possible par vos prières et vos bonnes œuvres ce jour futur et terrible. — Demandez avec ferveur et sincérité que les coupables se lassent de leurs crimes et se repentent, — cela vous profitera mieux que la vengeance divine, — efforcez-vous de montrer le bon exemple de la paix, de la concorde et de l'union fraternelle. — Il est difficile, je l'avoue, dans ces temps de colère et de vengeance de s'inspirer d'aussi bons sentiments, mais la difficulté n'est pas une raison à objecter au tribunal de Dieu, qui vous fera sentir que si la chose a été difficile, elle n'a pas été impossible.

Plus vous ferez d'efforts vers le bien, plus vous serez méritants devant Dieu et plus vous serez récompensés.

Sachez goûter, ô mes amis, les sages avis que mon amour vous donne.

La vengeance poursuit, détruit, et ne satisfait pas !

Le pardon soulage !

L'amour crée, produit et rend toujours heureux !

Dieu punira la vengeance parce qu'il aime le pardon, et il récompensera l'amour.

L'ANGE GARDIEN DU MÉDIUM.

JEANNE D'ARC.

(C. s.-s., 27 octobre 1870. — Médium, M. B. C.)

Il y a bien des années, Dieu par la voix des Esprits me donna la mission de délivrer la France de ses envahisseurs ; soumise à la volonté divine, je quittai pays, parents et amis et malgré les conseils de ceux qui m'étaient chers, malgré les dangers de toutes sortes que j'entrevois, je partis pour la cour de France. Orléans comme aujourd'hui voyait l'ennemi ; avec l'aide des bons Esprits et la protection divine il fut chassé, la France fut sauvée et je reçus ma récompense en mourant sur un bûcher qui fut mon triomphe.

Mon souvenir longtemps effacé de la mémoire des hommes revit aujourd'hui parmi vous, ne devrait-il pas vous faire ressouvenir que si une faible femme, a pu opérer, avec l'aide de Dieu, ce que vous appelez un prodige, il vous est aussi facile en ce moment de l'accomplir quand la ville qui m'a légué son nom n'est au pouvoir que de quelques hordes ennemies.

Si vous ne réussissez pas, c'est qu'aucun cœur ne s'élève sérieusement et avec confiance vers celui qui dirige les événements des mondes ; — C'est que nul ne songe à Dieu dans ces moments solennels où les destinées des peuples s'agitent et se modifient ; C'est qu'il n'y a plus de regards levés vers le ciel, plus de croyance, plus de foi ; — ou si quelques populations, encore imbues des vieux préjugés qui tombent, sont entraînées par ceux qui les dirigent aveuglément dans les anciens errements de leurs pratiques superstitieuses, elles n'ont que l'extérieur de ces pratiques sans que leur cœur parle et demande avec ferveur au ciel la protection dont elles ont besoin. Aussi le ciel semble-t-il sourd à leurs prières ! Quelques isolés incompris s'adressent seuls à Dieu et supplient que la paix seconde leurs efforts vers le bien. A ceux-là il sera tout donné, qu'ils espèrent, car l'avenir est pour eux et ce qui s'accomplit en ce moment est précisément la consécration de leurs vœux !

Orléans, qu'es-tu devenue ? ville de luxe comme les autres, tu subiras le sort des cités envahies ! mais la pitié de Dieu est immense, prie et il te sera pardonné. France, ma patrie, Domrémy, mon pays, songez à Dieu et rappelez-vous ma mission !..... JEANNE.

---

LE GÉNIE DE L'HOMME EN FACE DE LA PUISSANCE DE DIEU.

(C. s.-s., 4 novembre 1870. — Médium, M. N.)

O mortels insensés, que devient aujourd'hui votre orgueil insolent devant les manifestations de la Providence ? où vous ont conduits

vos grands hommes, vos superbes sophistes, tous vos Esprits éclairés? Tous ces génies, enfantés par l'orgueil vous ont amenés sur le bord de l'abîme. — Vous avez chanté leurs louanges, vous avez voulu élever leur mérite à la hauteur de Dieu, et pourtant, ils sont tombés dans la boue, et le char qu'ils traînaient après eux et qui renfermait le mensonge et l'hypocrisie, est resté embourbé dans l'ornière qu'ils ont eux-mêmes creusée.

Où sont donc vos belles inventions de destruction? A quoi vous ont servi toutes ces armes raffinées avec la barbarie des sauvages et des anthropophages? Ah! vous espériez humilier le reste de la terre et le convaincre que votre génie était au-dessus de toutes les haines que vous aviez fomentées par votre malveillance et votre maladresse! Vous avez abandonné complètement le secours de la Providence et vous regardiez d'un air de dédain et de mépris tous ceux qui osaient vous parler de la toute-puissance de Dieu! Eh bien! elle fait sentir maintenant, cette toute-puissance, que vous ne pouvez rien sans elle; — elle vous écrase par les inventions que vous avez créées et à l'aide desquelles vous songiez à écraser les autres. — Votre châtement est donc la conséquence de votre présomption outrageuse et insolente envers le Dieu créateur, et malgré votre faiblesse reconnue vous persistez à croire à la sublimité de la force matérielle et brutale.

Abandonnez, ô hommes, cette idée que c'est la force brutale qui peut vous sauver; — laissez-la à ces animaux qui n'ont pour eux que l'instinct carnassier et féroce. — Élevez les yeux vers le ciel, contemplez tous ces travaux immenses et innombrables, et demandez-vous sérieusement, si le Dieu qui a tout créé, l'a fait pour augmenter dans le cœur de l'homme l'acharnement avec lequel vous cherchez à vous entre-détruire aujourd'hui. Réfléchissez sincèrement aux conseils que les Esprits vous donnent et voyez s'ils ne sont pas plus en rapport avec l'harmonie qui doit régner dans la nature, avec la paix qui doit exister de l'homme avec l'homme, de l'homme avec Dieu; que tous ces cris de haine, toutes ces vociférations de vengeance qui de tous côtés s'élèvent aujourd'hui vers le ciel comme une odeur mauvaise et malsaine! cherchez enfin votre secours en haut et non en bas, car tout ce qui est en bas est placé à votre niveau. — Élevez vos âmes au niveau de Dieu même, puisque c'est dans ce but qu'elles ont été créées.

Du courage donc, de la confiance en Dieu et relevez-vous!

L'ANGE GARDIEN DU MÉDIUM.

RIEN N'EST GRAND NI PETIT

(Paris, 13 octobre. — Médium M. P. L.)

Nous voulons monter mais non descendre ! Quand nos yeux complets pour la motte de terre que nous foulons, deviennent incomplets pour les espaces constellés de soleils, le télescope nous donne la possibilité de décupler notre rayon visuel. Nous contemplons les mondes qui tourbillonnent dans l'immensité, leur course éternelle nous charme. Les Esprits dégagés de quelques grands génies tels que Képler, Galilée, Legendre, Newton, Laplace, Arago, ont pu se dédoubler, et prenant une extension d'autant plus grande, que leur savoir avait une base grandiose, un but admirable, ils s'élançaient dans ces tourbillons de grandeurs infinies, ils en déduisaient mathématiquement les lois ; ils arrachaient filialement à Dieu un de ses secrets ; et nous, leurs descendants, nous reportons notre regard vers ces splendeurs, nous formulons la synthèse de toutes ces divines harmonies, et, humbles cirons, nous sentons que nos pieds tiennent à peine à la terre, pour nous élancer comme notre pensée, dans ces champs où se saluent avec des sons sublimes tous les astres que nous devons habiter. Ainsi, nous prévoyons nos grandeurs futures, mais orgueilleux nous ne voulons pas nous abaisser, nous ne voulons pas nous souvenir du passé. Le parvenu veut dédaigner les pauvres qui furent sa famille ou ses amis ; l'homme ne veut pas avoir marché à quatre pattes, il ne veut pas avoir été un noble mammifère, un ruminant, ce doux être qui broie philosophiquement de la chair condensée et qui fut le point de ralliement de la famille, de la tribu, des sociétés, des peuples, de la civilisation.

Tout au plus quelques-uns voudraient-ils avoir été un brillant oiseau, un papillon étincelant ; d'autres, une fleur éblouissante de couleurs et de parfums ; mais aucuns ne veulent être ni reptile, ni poisson, à plus forte raison une huître bien humble, un crustacé, une monade.

Fol orgueil mais défaut d'éducation. On ne nous a pas appris!...

Sachez, hommes inconscients, que rien n'est grand ni petit, et que le roi des animaux arrivant, après des milliers de siècles et des vies successives innombrables, à porter haut le front, les yeux au ciel, sa future patrie, est plus grand, plus intéressant, bien plus digne de Dieu, que cet être qui ne veut procéder que de lui-même.

L'homme est invisible à ses semblables à quatre kilomètres, la terre est invisible au soleil, et notre soleil est invisible aux soixante-

quinze millions de soleils de la voie lactée, mais cette voie lactée est elle-même un point invisible dans la quantité prodigieuse de nébuleuses qui constellent les espaces incommensurables.

Allez, mes amis, je le répète, rien n'est grand ni petit. Un rien part du gastéropode, en lui il y a l'infini, la suprême beauté quand l'œil le contemple. L'informe morceau de corne s'orne de strates diamantées, de montagnes vertigineuses, sous le microscope; tout est beau, grand, digne du Créateur, vous seuls abaissez votre esprit en le rapetissant à de mesquines combinaisons et comparaisons.

Donc, humiliez-vous, étudiez et montez sans cesse, telle est la loi, tel est votre droit.

BERNARD.

---

### DE LA TÉLÉGRAPHIE HUMAINE

(La P.. 5 octobre 1871. — Médium Marc Baptiste.)

La télégraphie humaine consiste à faire savoir par la pensée à une personne dont on est plus ou moins séparé par la distance, ce qu'on n'a pu jusqu'ici, du moins ostensiblement, faire connaître que par la parole, l'écriture ou par la voie télégraphique ordinaire. Ce n'est pas un mode nouveau de transmission, car il a existé de tout temps, et les hommes, à leur insu, en ont toujours fait usage; seulement on ne l'a jamais étudié, voilà pourquoi on n'a pas pu s'en servir comme des moyens ordinaires. La volonté est l'agent principal de ce mode de communication. Vouloir c'est pouvoir; vouloir se communiquer une pensée à distance, c'est pouvoir se la communiquer. Ceci n'est pas nouveau, je le répète, et le nombre de ceux qui, sans s'en douter, font efficacement appel à cette force, est grand. Le jour va venir où il sera permis à tous dans certaines conditions d'user de ce mode de transmission de pensée. Cette arme est mise tout d'abord entre les mains des spirites pour la propagation de la doctrine. C'est une force irrésistible et incalculable devant laquelle les adversaires de toute catégorie seront dans la nécessité de courber la tête. Cette force mise en action engendrera des progrès nouveaux et nombreux, et les négateurs de forces fluidiques, verront alors combien ils sont dans l'erreur en ce qui concerne la partie immatérielle ou plutôt semi-matérielle de l'être humain.

De la télégraphie humaine qui, après tout, dérive du magnétisme, découlera un magnétisme nouveau, ou mieux un mode nouveau de magnétisme qui s'adressera à tous les produits et à tous les êtres de la création, à quelque règne qu'ils appartiennent. Vous au-

rez l'action humaine spirituelle partout, aussi bien sur les végétaux et même les minéraux, que sur les hommes et les animaux; attendez-vous à une révolution complète, la plus grande qu'on ait vue jusqu'à ce jour, mais bien petite eu égard à ce qui se prépare pour l'avenir. Ce sera le bouleversement de toutes les sciences, la *chimie spirituelle* se mettant à la place des sciences qui jusqu'ici ont tant contribué au progrès, parce que ces sciences ont un *summum* qu'elles ne peuvent dépasser; et d'ailleurs, la chimie spirituelle, puisque je me suis déjà servi du mot, donnera naissance à bien d'autres merveilles que celles de la science ordinaire.

Les négateurs du Spiritisme peuvent puiser à pleines mains dans ses trésors, sans indiquer la source des richesses qu'ils étalent aux yeux du public : le Spiritisme ira plus vite qu'eux et les forcera à hâter le pas d'une façon inaccoutumée. Ils seront bien obligés de reconnaître son existence et sa toute-puissance ; leurs idées préconçues se heurteront dans leurs esprits dévoyés, et ils seront obligés de demander grâce s'ils ne veulent à leur tour passer pour les derniers des ignorants.

ALLAN KARDEC.

(A suivre.)

---

*Erratum.* — Numéro du 10 octobre 1871, page 311. Poésie spirite : les Couleurs, onzième vers ; au lieu de *magnifiques*, lisez *magiques* lunettes.

---

AVIS AUX ABONNÉS

---

En cas de retard ou de non-réception de la *Revue* après le 5 de chaque mois, et des articles de librairie dans les quarante-huit heures, après la réception présumée de la demande d'expédition, nous prions instamment nos abonnés de nous en donner avis par le premier courrier; même recommandation est faite en cas de surtaxe des envois, que l'on devra rigoureusement refuser.

Nous leur rappelons en outre que leur abonnement expire le 1<sup>er</sup> décembre prochain.

Pour le Comité d'administration. — Le Secrétaire-gérant : P. G. LEYMARIE